

jaillit parfois l'obscur éclatement des jacqueries ; mais ils ne se dressent pas en révoltes logiques. Hodiernne, simple soldat professeur d'histoire, sacrifie toute logique de l'Histoire au Hasard.

~~~~~  
Votre attachement à votre passé de combattant, Hodiernne, votre négation obstinée, sont une des rares choses qui nous aient apporté, dans la malédiction qui nous cerne, un écho fraternel. Mais laissez-nous vous poser une question : croiriez-vous de la même façon au Hasard, si vous aviez combattu dans cette armée rouge où l'offensive était différée tant que le moindre soldat du rang n'en avait pas saisi le but ? L'horreur de votre — de notre — Hasard, Hodiernne, c'était que nous nous battions pour des maîtres inconnus, pour des magnats, dont vous ignorez encore aujourd'hui non seulement les desseins, mais même l'existence !

La mesure était comble. Vous niez désormais la culture que vous professez. Vous divulguez ainsi non seulement cette « crise de l'historicisme » que Tilgher analyse dans les pages savantes que l'on va lire : vous dénoncez du même coup la mort de la culture officielle, disons-le franchement — de toute culture bourgeoise. La culture n'est l'œuvre que des classes, des groupements humains capables, comme a dit Marx, de « transformer le monde ». La structure, le destin des classes dominantes ont toujours fourni ces thèmes généraux, cette universalité sans laquelle il n'est pas de culture véritable. Les hommes qui font l'histoire, eux-mêmes, et non pour d'autres, ouvrent, dans la perspective même de leur geste, des horizons neufs à la connaissance. L'équilibre intime de leurs actes se reflète en constructions idéales d'art, de philosophie, voire en hypothèses scientifiques. Une culture jaillira, secrètement liée en ses voies multiples.

Tel fut l'essor de la culture bourgeoise aussitôt après l'avènement de la bourgeoisie au pouvoir. Le capitalisme naissant avait besoin de la liberté des échanges, et tout un siècle chanta la Liberté, l'Égalité, la Justice, le Progrès. Toutes les sciences

s'accordèrent selon ces thèmes souverains. Vous les avez rencontrés, Hodiernne, dans votre science particulière : ils s'appelaient *évolutionnisme*. Et ils vous font bien ricanner à présent.

Pourquoi ? Pourquoi vous, combattant occidental qui n'avez pas connu l'action libératrice mûrie par vos révoltes, vous qui n'avez pas pris la tête d'une histoire nouvelle, pourquoi n'avez-vous pu retrouver les croyances d'antan, reprendre votre place au choral de l'enseignement bourgeois chantant le cantique du Progrès ?

Parce que ce concert est étouffé, son harmonie brisée, son unisonance disparue à jamais. Il n'y a plus de culture bourgeoise possible, parce qu'il n'y a plus une classe bourgeoise profondément apparentée par les conditions *uniformes* de l'essor initial du capitalisme. Il y a la *caste*, chaque jour plus tyrannique, des magnats : ceux pour qui vous et nous nous sommes battus ; il y a ensuite, entre ces maîtres et leurs simples poilus du temps de paix — les prolétaires —, diverses bourgeoisies, grandes, moyennes, et petites, qui se haussent et s'effondrent au gré des richesses acquises ou des spéculations personnelles. Ce n'est pas seulement l'Europe, ce sont les sociétés européennes qui sont aujourd'hui balkanisées.

Aussi, voyez : les grands thèmes culturels du siècle dernier tombent mystérieusement en désuétude. Le savant d'aujourd'hui se méfie des idées, se cantonne, se terre dans son lopin d'érudition. Partout la culture se résout en une infinité de recherches divergentes, hermétiques.

Quant à nous, nous ne sommes pas une officine d'*humanisme*, cette pierre philosophale de notre temps. Nous savons qu'entre notre destin et la culture de demain, il y a l'action révolutionnaire. Mais nous savons aussi que seule la critique impitoyable prépare l'action. C'est notre loi, étroite, mais déjà notre Raison nouvelle, née dans l'action et qui, jamais, ne s'émancipera en pure intelligence, parce que jamais elle ne sera séparée du travail humain, du travail de tout l'homme, corps et cœur, corps et esprit.

CLARTE.

## La Morte vivante

La Société des Nations a fait beaucoup parler d'elle ces temps derniers. Elle fait de plus en plus parler d'elle. C'est mauvais signe. Ce flux de commentaires et de publicité ne s'accompagne de l'annonce d'aucun résultat palpable (ou avouable). Et le bavardage solennel remplit, une fois de plus, la mission d'Etat qui lui est dévolue dans notre période démocratique : boucher l'inaction.

L'accession au pouvoir du ministère travailliste anglais, notamment, a fait bénéficier la Société des Nations d'un regain d'actualité. La jeune et vieillotte institution a profité de cet événement qui a un peu trop secoué la sensiblerie conservatrice bourgeoise, pour ouvrir, une fois de plus, sur le monde, le grand jeu des illusions. Il n'est pas sûr que beaucoup de citoyens sérieux soient à l'abri de l'enthousiasme qui illumine M. Painlevé, citant et adoptant le chapitre consacré à la Société des Nations dans le livre posthume de Sembat !

~~~~~  
Reconnaissons que, jusqu'ici, la Société des Nations a su se maintenir moralement. Elle avait les moyens de le faire ; mais elle n'en a pas maladroïtement usé. Ce succès continu d'un organisme qui n'a jamais abouti à rien de ce qu'il avait promis à la crédulité universelle, qui, d'une façon rayonnante et grandiose, a trahi ses buts originels, doit attirer notre attention, et nous obliger à examiner de plus près l'institut cosmopolite en question.

Mais ne dépensons pas trop de notre temps à nous en moquer. Ce n'est pas du bon travail : Pour spectrale et illusoire dans un certain plan, que soit la Société des Nations, elle n'en a pas moins une importante et une puissance effective. Pour ne pas remplir le rôle qu'elle s'était assigné, elle n'en remplit que plus réellement un autre rôle. Oui, elle est morte, et même, elle est empaillée, mais seulement si on s'en réfère aux hautes prétentions si ridiculement belles émises autour de son berceau par les hautes parties contractantes, et à tout son programme de lancement. Mais il ne s'agit pas de cela. Elle a toujours eu, en fait, d'autres soucis, qui furent d'éberluer les masses, de les tromper en grande pompe et de les aider à agir à l'encontre de leurs intérêts. Par là, elle est d'autant plus réelle et bien vivante qu'elle est artificielle et parasite, et qu'elle puise dans les ressources de tout un groupe d'Etats, un pouvoir pratique extrêmement respectable.

Qu'est-ce, rigoureusement, que la Société des

Nations ? C'est une construction politique assez bien imaginée pour prolonger en Europe les conditions dont a besoin pour vivre et prospérer (le superflu lui étant de première nécessité), le capitalisme « libéral », antérieur au capitalisme concentré qui s'entasse monstrueusement sur la vie aux jours où nous sommes. Le capitalisme « libéral » est celui qui se prêta au développement de l'industrie anglaise et des banques. Les Bourses, organes régulateurs de cet avatar de l'évolution vorace du pouvoir d'argent, ont déjà commencé à subir une certaine décadence dans l'actuelle phase de concentration capitaliste.

Il s'agit donc, pour les capitalistes de la moyenne et de la petite bourgeoisie, de retarder l'heure de l'hypertrophie suprême de la richesse individuelle, en prolongeant la période politique dite libérale, laquelle, tout en étant foncièrement réactionnaire et conservatrice, sait cependant se parer d'hypocrites concessions démocratiques. Et cela lui suffit pour éviter provisoirement l'excès de royauté du Riche Suprême dont le spectre gigantesque apparaît à l'horizon.

Telles sont les raisons pour lesquelles l'industrie britannique et nos boursiers favorisent le bloc chaotique des « gens de gauche » et la Société des Nations qui fleurit au milieu.

~~~~~  
La France et l'Angleterre, en toute cette affaire, ne sont d'accord que comme des complices peuvent l'être, et se tirent dans les jambes jusqu'à l'extrême limite démocratique. Chacune des deux puissances, unies par tant de cadavres, croit agir naturellement — et même honnêtement — en tentant de s'annexer la Société des Nations comme un territoire océanien. La lutte qui s'est perpétrée dans les couloirs de la prestigieuse compagnie, au sujet du mode de votation (voix séparées exigées par l'Angleterre pour ses dominions, démarches éperdues de la France pour accaparer les voix des délégués de l'Europe centrale par le canal ramifié de la Petite Entente), a provoqué l'acharnement et la fièvre des grandes périodes électorales, législatives ou académiques.

Preuve que les classes régnantes et les impérialismes divers jugent non négligeable l'apport que présente pour leur politique ce nouvel Etat organisé « in partibus », ou plutôt cet Etat d'Etats, qui rayonne encore d'une lumière solaire à bien des yeux, parmi le pauvre troupeau des intéressés !

L'astre va-t-il prendre la figure du capitalisme